

# **La fonction de la nourriture dans la métaphore concentrationnaire chez Appelfeld**

**Nurit Levy<sup>1</sup>**

L'écrivain israélien Aharon Appelfeld est né en 1932 en Bucovine. En 1940 sa mère est assassinée par les Allemands et il est déporté avec son père au ghetto de Czernowitz. Quelque temps après, il est séparé de son père qu'il retrouvera bien plus tard en Israël. Durant la Seconde Guerre mondiale, il survit, après s'être évadé du camp de Transnistrie, en se cachant dans les forêts d'Ukraine ou chez des paysans. Récupéré par l'Armée rouge après la guerre, il transite par l'Italie et arrive en Israël en 1946 où il vit jusqu'à son décès en janvier 2018.

Dans plusieurs de ses œuvres, Appelfeld tente de représenter la communauté juive européenne, à la veille de la Seconde Guerre mondiale, en créant une sorte d'espace fictif au travers duquel il décrit le processus de dissolution de différentes sortes de microcosmes juifs<sup>2</sup>. La même dynamique anime l'intrigue de la nouvelle *Badenheim ir nofesh*, qui fait l'objet de cette étude. Si *Badenheim* est un mot allemand qui signifie « maison du bain » et qui renvoie dans le contexte du récit à une station thermale, l'expression hébraïque figurant dans le titre original de la nouvelle, *ir nofesh*, signifie littéralement « ville de villégiature ». Certes, des lieux de villégiature comme ceci, très prisés par la classe bourgeoise, existaient réellement en Europe centrale avant la guerre, mais une ville nommée *Badenheim* n'existait pas en Autriche.

En revanche, le titre français *Badenheim 1939* précise d'emblée, en donnant l'année du déroulement de l'événement, qu'il s'agit du moment où la montée du nazisme et l'éclatement de la Seconde Guerre mondiale mettent la vie des Juifs européens en danger. De la sorte, ce lieu, censé accueillir des vacanciers pour un festival de musique qui s'y déroule chaque année, se transforme très vite en un ghetto serrant l'étau sur ses habitants.

La métaphore concentrationnaire se dévoile dès le début du récit lorsque les estivants reçoivent la visite des inspecteurs du service sanitaire, qui leur demandent de venir dans leur bureau afin de se déclarer comme Juifs<sup>3</sup>. Peu à peu, les espaces dédiés aux loisirs se ferment, les courriers ne peuvent plus être envoyés ni réceptionnés, et enfin les portes de *Badenheim* sont définitivement fermées.

Dans cette ville autrichienne paisible, des signes avant-coureurs annoncent ainsi la présence de la mort et préfigurent le moment où une « locomotive remorquant quatre wagons de marchandise répugnants<sup>4</sup> » apparaît au tournant des collines pour amener les vacanciers en Pologne. Si le lecteur se rend compte très vite du sort qui leur sera réservé à la fin du récit, les estivants de *Badenheim* l'ignorent tout au long de la nouvelle et montent dans les wagons, en obéissant aveuglement aux ordres.

Je souhaite évoquer, premièrement, le rapport particulier qu'Appelfeld entretient avec la langue et le langage dans son œuvre, par une mise en regard avec le thème de la nourriture. Ensuite, j'analyserai la fonction de la nourriture dans *Badenheim*, qui apparaît comme un

masque permettant aux vacanciers de dissimuler la réalité inquiétante qui se dessine devant eux. Enfin j'aborderai les effets de privation de la nourriture sur les estivants ainsi que les signes de folie qui se découvrent par le biais de certains personnages.

## **Le rapport entre langue et nourriture chez Appelfeld**

En hébreu comme en français, le mot langue, לשון (*lashon*), désigne à la fois le muscle et le langage. En tant qu'organe, la langue nous permet de nous alimenter et de communiquer. C'est une double fonction qui traverse l'œuvre appelfeldienne. Ainsi, dans *Histoire d'une vie*, un récit autobiographique qui relate la vie de l'écrivain de son enfance à Bucovine dans les années 30 jusqu'à son arrivée en Israël dans les années 40, Appelfeld affirme que le yiddish, la langue que parlait sa grand-mère, avait un autre « son », ou plutôt un autre « goût », que la langue allemande, parlée par sa mère. Pour lui, le yiddish évoquait alors « la compote au pruneaux » que sa grand-mère préparait<sup>5</sup>. On perçoit ainsi ce lien particulier entre langage et nourriture qui se tisse dès sa plus tendre enfance par le biais de la langue qui donne accès en même temps à la parole et au goût.

Même si Appelfeld n'était pas pratiquant, on retrouve dans ce parallélisme établi entre la nourriture et le langage des éléments liés à la tradition juive, comme le rituel pratiqué dans certaines communautés, selon lequel l'enfant qui apprend à lire doit lécher le miel qui recouvre les lettres hébraïques inscrites sur sa tablette « jusqu'à l'effacement, donc l'incorporation de l'écriture<sup>6</sup>. » L'aliment devient alors lettre et, réciproquement, la lettre devient aliment et le disciple parvient ainsi à incorporer, à manger les mots, l'écriture, afin d'acquérir une certaine indépendance dans son expression.

Mais pour Appelfeld, l'apprentissage de l'hébreu a été un processus douloureux, notamment parce que les événements de la Seconde Guerre mondiale l'avaient brutalement coupé de sa langue maternelle, l'allemand, la langue des assassins de sa mère. En arrivant en Israël en 1946, ses mots étaient des « cris étouffés d'un adolescent de quatorze ans, une sorte d'aphasique qui avait perdu toutes les langues qu'il savait parler<sup>7</sup> ». Rappelons qu'hormis le yiddish et l'allemand, le jeune Appelfeld parlait également le ruthène et le roumain, langues officielles de la Bucovine. Comme témoigne l'écrivain dans un entretien réalisé par Keren Mock en mai 2010, « peu importe la langue, la mère transmet dans une sorte de tendresse, elle transmet la tendresse avec le lait, la tendresse est dans les mots. [...] du moment que l'on se coupe de la langue maternelle, il y a une sorte d'abîme de son émotionnalité<sup>8</sup>. »

Après la guerre, Appelfeld se retrouve « sans langue », et pour lui « tout n'est que chaos, confusion et peurs infondées<sup>9</sup>. » Et c'est sûrement de ce gouffre, de cet « abîme d'émotionnalité » que surgit l'attention particulière que l'écrivain porte à la langue et au langage, comme il le décrit dans son essai *Témoignage* : « La volonté de dire quelque chose ne nous a pas quittés même dans les moments les plus ensommeillés ; mais tout ce que nous réussissions à dire n'était rien que du bégaiement. Pire encore, des mots de l'ancien vocabulaire. Et de toute manière la fausseté. Seulement bien plus tard nous avons compris que sans nouveaux mots et une nouvelle mélodie, rien ne pourrait se dire<sup>10</sup>. »

De la sorte, dans *Badenheim*, les mots, ainsi que la nourriture, viennent pour masquer l'atroce réalité qui domine ce lieu de villégiature. Comme les anciens mots qui permettent aux vacanciers de se raccrocher à une réalité révolue, les épisodes qui mettent en scène les repas et les mets consommés par les protagonistes ont pour fonction de dissimuler le processus de destruction traversé par la ville

### **La nourriture comme masque**

Or, dans l'univers concentrationnaire appelfeldien, la nourriture témoigne aussi du degré d'assimilation des personnages. D'autant plus que dans la ville de Badenheim, se déroule un combat permanent entre le camp autrichien et celui des Juifs de l'Est (en allemand *ostejuden*). Le camp autrichien est composé de Juifs assimilés qui languissent de Vienne et de ses délices, tandis que celui des Juifs de l'Est souhaite retourner aux « sources », c'est-à-dire en Pologne<sup>11</sup>. Comme le montre cette conversation entre Dr Pappenheim et Dr Langman, au sujet de l'obligation de s'inscrire au service sanitaire en tant que Juifs : lorsque Pappenheim fait l'éloge des petits commerçants juifs de Lodz, il fait remarquer ironiquement que ces derniers « ne se nourrissent pas de choux », et s'identifie à eux en affirmant : « Je vomis le sport, j'abhorre la chasse, je n'ai pas de muscles, j'ai le teint pâle, je mange très peu, je ne bois pas de bière<sup>12</sup> ». Nous pouvons distinguer ici deux éléments essentiels qui viennent souligner les coutumes culinaires autrichiennes que Pappenheim ne partage pas. Il s'agit bien évidemment du « chou » et de « la bière ». De même, lorsque le vacancier Karl reçoit une lettre de son fils aîné qui étudie en Autriche dans une école d'officiers, ce dernier raconte qu'il « mangeait fréquemment du chou et des saucisses » et « buvait de la bière », ce qui témoigne d'une réelle assimilation de la culture autrichienne et rend son père très fier<sup>13</sup>.

D'autres symboles culinaires viennent renforcer cette idée d'assimilation de la culture autrichienne à travers la nourriture, comme la fameuse « tourte aux pommes que tout le

monde appréciait » et qui rappelle le traditionnel *apfelstrudel* viennois<sup>14</sup> : alors que la « délicieuse odeur [de la tourte] se répandait sur la terrasse » de l'hôtel à Badenheim, quelqu'un demande naïvement « à quelle distance nous sommes de Vienne ? » et on lui répond simplement « à deux kilomètres environ ». Ainsi, « ces mots planent dans l'espace comme des corbeaux fatigués » et nous informent du processus de déni dans lequel se trouvent les vacanciers<sup>15</sup>. Non seulement ils emploient des mots qui se réfèrent à un univers qui n'existe plus pour eux car leur quotidien est contrôlé à présent par des forces qui leur échappent, mais en plus, ils continuent à exprimer leur attachement aux rites gastronomiques qui les lient au rang social de la bourgeoisie autrichienne, comme si aucun doute n'est émis sur leur assimilation.

Dès les premières pages du récit, la pâtisserie de Badenheim est envahie par les « pâles estivants » dont le pâtissier ne parvient plus à satisfaire les désirs à cause de « leur faim insatiable ». Frénétiquement, « ils s'emparaient de tout ce qui leur tombait sous la main. Le pâtissier travaillait sans trêve ni répit. Le four ronflait toute la journée. On s'arrachait les gâteaux encore brûlants. - Encore un ! Pourquoi n'en prendriez-vous pas encore un ? - Vous ne me ferez pas sortir d'ici<sup>16</sup> ! »

Les phrases courtes témoignent ici de la violence qui accompagne les actes des vacanciers. La ruée vers la nourriture sucrée leur permet de se voiler la face en investissant leur énergie dans l'obtention des rares plaisirs qui restent encore à Badenheim, afin de ne pas affronter la catastrophe qui approche.

Au fur et à mesure que l'étau se resserre sur les habitants de Badenheim, certains ont tendance à s'empiffrer. Ils s'engraissent et mangent sans retenue<sup>17</sup>. De même, les repas festifs organisés à Badenheim peuvent être perçus comme un emblème grotesque de la devise biblique « mangeons et buvons car demain nous mourrons<sup>18</sup> ». Cette expression, que l'on retrouve dans le *Livre d'Isaïe*, s'emploie aujourd'hui dans le langage courant et souligne un comportement hédoniste et insouciant. Dans le chapitre 22 du livre d'*Isaïe*, l'expression est employée dans sa connotation originale, c'est-à-dire en contrepoint aux coutumes de deuil. Dieu attend de son peuple de craindre la prophétie d'Isaïe et de prendre ses responsabilités afin d'atteindre la rédemption. Mais c'est le contraire qui se passe, et le peuple d'Israël réagit en se livrant à une fête hédoniste et jouissive.

De nos jours, les condamnations de ces comportements s'expriment également dans la littérature et les arts, comme le montre le film *La Grande bouffe* de Marco Ferreri sorti en 1973. Dans ce film, quatre hommes, fatigués de leurs vies ennuyeuses et de leurs désirs inassouvis, décident, au beau milieu de l'hiver, de s'enfermer dans une villa pour ce qu'ils

appellent un « séminaire gastronomique », pour en fait se livrer à un suicide collectif en mangeant jusqu'à ce que mort s'ensuive. La nourriture acquiert alors une fonction critique, car elle permet de dévoiler d'une manière excentrique et parodique le comportement des individus appartenant à la classe bourgeoise dans une société de consommation.

Cette fonction de critique sociale se retrouve ainsi dans *Badenheim*, où la nourriture participe au processus d'auto-aveuglement des estivants et permet d'insister sur leur déni de la réalité. De la sorte, alors que le « secret et la crainte » enveloppent les gens, « les garçons serv[ent] des fraises à la crème », « du café glacé », « des cerises blanches » ainsi que « de la glace à l'ananas<sup>19</sup> ». Des mets sucrés printaniers qui permettent aux vacanciers de trouver une certaine consolation et d'échapper un moment à cette situation d'enfermement.

De même, juste avant le départ pour la Pologne, comme pour une sorte de dernier repas, « l'hôtel était envahi d'arômes délicieux de liqueurs, de chocolat suisse, de vins français, de noix de pécan, de conserves de pêches de qualité surfine. Les pensionnaires se mirent à table pour festoyer avec une tranquille délectation<sup>20</sup> » De cette manière, les images d'une alimentation exquise se posent en contrepoint au désespoir, à l'insanité, à l'alcool, à la drogue, au suicide et à la mort provoqués par la privation de nourriture<sup>21</sup>.

### **Privation de nourriture et folie**

En effet, lorsque la ville se retrouve entièrement fermée, le camion de ravitaillement ne peut plus approvisionner la réserve de nourriture et de boissons<sup>22</sup>. Par conséquent, les estivants découvrent de plus en plus de signes de folie, d'autodestruction et de dépression. En témoigne le comportement des lecteurs, des frères jumeaux identiques, qui ne mangent plus et boivent seulement du café<sup>23</sup>. En revanche, les musiciens boivent et mangent avec excès pour sombrer ensuite dans une lourde tristesse ou dans la mélancolie<sup>24</sup>. Ces attitudes se rapprochent en effet des névroses psychologiques liées aux troubles alimentaires tels que l'anorexie et la boulimie.

En même temps que les personnages de *Badenheim* perdent peu à peu le plaisir procuré par la consommation de la nourriture, qui n'est plus aussi abondante qu'avant, certains perdent aussi l'accès au langage. Ainsi, les musiciens, le boulanger et le maître d'hôtel, qui sont censés prendre en charge les différents divertissements des vacanciers, sont frappés par le bégaiement<sup>25</sup>. Ou, pour donner le terme précis en hébreu, il s'agit du mot עילגות (*ilgout*) de la racine א.ל.ג (*ayin, lamed, gimel*) qui désigne plutôt un défaut dans la capacité de s'exprimer<sup>26</sup>.

Comme la nourriture vient à manquer, certaines personnes s'introduisent par effraction dans la pharmacie afin de voler des drogues pour se nourrir<sup>27</sup>. D'autres boivent et fument à l'excès et ne s'expriment plus d'une manière cohérente, mélangeant le yiddish avec le polonais ou encore avec l'hébreu<sup>28</sup>. Ils perdent leur appétit et ne touchent plus aux rares plats qui leur sont présentés, même s'il s'agit de mets exquis. Il peut sembler alors que la perte de l'envie de manger précède la dégénérescence du langage.

Très revendicative également est la dissolution de tout lien au judaïsme qui se manifeste à travers l'évocation de la nourriture. Ainsi, lorsque le vieux rabbin arrive à Badenheim, et demande si le vin qu'on lui sert est casher, le maître d'hôtel ne sait pas de quoi il parle<sup>29</sup>. Dans ce contexte, la problématique de l'assimilation qui se révèle à travers le lien à la nourriture se manifeste également dans l'épisode où la serveuse, moitié juive, dans un coup de folie, propose à tout le monde de goûter de sa chair fraîche :

« La métisse se leva à ce moment. Elle enleva ses bas en annonçant qu'elle invitait tous les ivrognes et les goinfres à goûter de ce morceau autrichien. Elle était complètement ivre. [...]

- Cette chair n'est-elle pas savoureuse ?

Elle fonça droit sur le docteur Papenheim.

- Bien sûr, dit-il.

- Alors, prenez un couteau, coupez !

- Est-ce que je suis un bourreau ?

[...]

- Alors, moi, je vais couper !

Toute en parlant, elle commença à se taillader sa cuisse.

Un brouhaha s'éleva. On fit venir Martin. Le sang coulait sur le plancher<sup>30</sup>. »

Or, le terme employé dans la version hébraïque pour décrire la serveuse, *bat taarovet*, qui peut se traduire littéralement par « fille de mélange », renvoie entre autres en hébreu et selon les préceptes judaïques au mot « bâtarde », ou encore au terme « impure ». Alors que le texte original insiste sur la connotation péjorative du mot qui désigne un être non reconnu par la société, la traductrice Arlette Pierrot choisit de rendre ce mot par « métisse » qui signifie un être croisé, ayant des origines différentes.

Il apparaît alors que cette figure de la serveuse bâtarde, moitié juive moitié non-juive, incarne le message délivré dans *Badenheim* sur la volonté des Juifs européens de s'immiscer dans les nations où ils vivaient et d'abandonner leurs coutumes ancestrales. Cet épisode d'automutilation de la serveuse rappelle aussi, d'une manière détournée, l'accusation de

meurtre rituel à l'encontre des Juifs : le crime rituel serait l'assassinat d'un jeune enfant chrétien non pubère pour le torturer, le sacrifier et préparer avec son sang des pains azymes pour la Pâque juive. Ainsi, la serveuse de *Badenheim*, cet être hybride, semble s'accuser à la fois de sa judéité et de sa non judéité, et finalement « le désespoir lui [...] fait perdre la tête<sup>31</sup>. »

Nous pouvons également constater que la nourriture joue un rôle dans la constitution du stéréotype antisémite qu'Appelfeld évoque ici sous une forme de figure carnavalesque par le biais de la serveuse. En effet, dans cette scène, c'est une femme qui n'est pas tout à fait juive, qui demande à un homme juif de manger sa chair contrairement au crime rituel où, selon l'imaginaire antisémite, les juifs seraient des sortes de cannibales qui utiliseraient du sang humain pour confectionner des galettes pour Pâque.

Dans le même élan, par le biais de ces clichés allégoriques, Appelfeld pointe la fragilité de l'image, en suggérant qu'il faut tout de même se méfier de la transparence de la représentation pour ne pas réduire les être humains à des figures figées ou essentialisées, comme le stipulent certaines doctrines totalitaires<sup>32</sup>.

À la fin du récit, de nombreux cadavres sont enterrés à l'arrière du jardin et la mort semble dominer l'espace concentrationnaire romanesque. Mais malgré cela, jusqu'à la dernière minute, les vacanciers continuent à s'attacher aux aliments rudimentaires, et montent dans le train qui est censé les amener en Pologne avec une bouteille de limonade et une tablette de chocolat comme provisions<sup>33</sup>.

Cette étude permet de faire valoir le rôle que joue l'alimentation dans la parodie sociale de *Badenheim*. Le rapprochement établi entre la langue et la nourriture évoque les dangers de l'assimilation à la veille de la Seconde Guerre mondiale. « L'Histoire avec sa grande hache<sup>34</sup> » nous a montré le résultat désastreux du processus d'émancipation que la population juive européenne a traversé depuis la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle, et qui arrive à son point culminant dans les années 1920. Dans *Badenheim*, l'illusion de l'assimilation trouve son emblème dans la figure hybride de la serveuse, *bat hataarovet*, l'impure, qui sombre dans la folie en proposant sa chair comme nourriture aux Juifs. Ainsi, ni l'assimilation des coutumes alimentaires, ni l'assimilation de la langue ne permettent aux estivants de *Badenheim*, prisonniers de cette métaphore concentrationnaire, d'accéder à la liberté et d'être admis dans leur pays d'accueil. Comme Appelfeld en arrivant en Israël, ils restent « sans langue » frappés par le bégaiement, affamés de nourriture et de culture.

---

<sup>1</sup> Nurit Levy est maître de conférences en langue et littérature hébraïques à l'Université de Lille SHS. Sa thèse en littérature comparée porte sur la figure de l'intellectuel juif entre Histoire et fiction. Elle poursuit actuellement sa recherche dans le domaine de la littérature de la Shoah.

<sup>2</sup> SCHWARTZ Yigal, *Kinat ha yahid ve netzah ha shevet, Aharon Appelfeld, tmounat olam (Lamentation du solitaire et éternité de la tribu, Aharon Appelfeld, regards sur le monde)*, Israël, Keter, Magnes, 1996, p. 42-43.

<sup>3</sup> APPELFELD Aharon, *Badenheim 1939*, trad. Arlette Pierrot, Paris, Éditions de l'Olivier, 2007, p. 28.

<sup>4</sup> *Ibid.*, p. 166.

<sup>5</sup> APPELFELD Aharon, *Histoire d'une vie*, trad. Valérie Zenatti, Paris, Éditions de l'Olivier, 2004, p. 131.

<sup>6</sup> HADDAD Haddad, *Manger le Livre*, Paris, Hachette Littératures, Éditions Grasset & Fasquelle, 1984, p. 94.

<sup>7</sup> APPELFELD Aharon, *Histoire d'une vie, op. cit.*, p. 130.

<sup>8</sup> GITAI-MOCK Keren, *La Genèse intertextuelle de l'hébreu moderne : Anastylose d'une langue maternelle*, Thèse de Doctorat dirigée par Kristeva Julia et De Biasi Pierre-Marc, Université Paris-Diderot, 2014, p. 83. Thèse publiée en 2016 sous le titre *L'Hébreu, du sacré au maternel* aux CNRS Éditions.

<sup>9</sup> APPELFELD Aharon, *Histoire d'une vie, op. cit.*, p. 130.

<sup>10</sup> APPELFELD Aharon, *Massot begouf rishon (Essais à la première personne)*, Jérusalem, La librairie sioniste, 1979, p. 15, trad. N.L.

<sup>11</sup> SCHWARTZ Yigal, *Kinat ha yahid ve netzah ha shevet, op. cit.*, p. 97.

<sup>12</sup> APPELFELD Aharon, *Badenheim 1939, op. cit.*, p. 50.

<sup>13</sup> *Ibid.*, p. 92.

<sup>14</sup> *Ibid.*, p. 45, 82.

<sup>15</sup> *Ibid.*, p. 82.

<sup>16</sup> *Ibid.*, p. 19.

<sup>17</sup> *Ibid.*, p. 21.

<sup>18</sup> *Isaïe*, 22 : 13.

<sup>19</sup> APPELFELD Aharon, *Badenheim 1939, op. cit.*, p. 47, 68, 53, 82

<sup>20</sup> *Ibid.*, p. 95.

<sup>21</sup> BIRATI Rachel, « "Fair is Foul and Foul is Fair": un Exploration of the Equivocal language of Antisemitism in Appelfeld's *Badenheim 1939* » , in *The Australian Journal of Jewish Studies*, Vol. XIX, 2005, p. 39.

<sup>22</sup> APPELFELD Aharon, *Badenheim 1939, op. cit.*, p. 95.

<sup>23</sup> *Ibid.*, p. 32.

<sup>24</sup> *Ibid.*, p. 41.

<sup>25</sup> *Ibid.*, p. 56, 87, 143.

<sup>26</sup> Le terme n'est pas traduit ainsi par la traductrice, qui choisit de rendre le mot *ilgout* par "perplexe" ou par "perplexité".

<sup>27</sup> *Ibid.*, p. 92-93.

<sup>28</sup> C'est le cas de Trude, qui alterne entre le yiddish et le polonais lorsqu'elle parle de Lodz, ou encore du vieux rabbin, qui mêle le yiddish et l'hébreu biblique dans son discours. *Ibid.*, p. 110-111, 117

<sup>29</sup> *Ibid.*, p. 117.

<sup>30</sup> *Ibid.*, p. 60.

<sup>31</sup> *Ibid.*, p. 61.

<sup>32</sup> MILLER BODICK Emily, *Aharon Appelfeld's Fiction, Acknowledging the Holocaust*, Indiana University Press, Bloomington and Indianapolis, 2005, p. 35.

<sup>33</sup> APPELFELD Aharon, *Badenheim 1939, op. cit.*, p. 166.

<sup>34</sup> Georges Perec, *W ou le souvenir d'enfance*, Paris, Gallimard, col. « L'imaginaire », 1975, p.17.